

Québec français



La chanson engagée Le parcours de Paul Piché

Gilles Perron

Number 115, Fall 1999

Valeurs et représentations sociales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56165ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1999). La chanson engagée : le parcours de Paul Piché. *Québec français*, (115), 86–87.

La chanson engagée

PAR GILLES PERRON

Littérature engagée a toujours eu un rapport ambigu avec l'institution littéraire. Pour les uns, l'engagement en art est une aberration : l'œuvre ne devrait obéir qu'à des critères esthétiques. Pour d'autres, il est impossible d'imaginer que la création artistique puisse être indépendante du contexte social. La vérité est peut-être quelque part entre les deux affirmations ; c'est néanmoins la deuxième option que je vais privilégier, en suivant le parcours de Paul Piché, un auteur-compositeur qui persiste encore à écrire des chansons engagées, chose rare aujourd'hui. En effet, depuis les années quatre-vingt (époque qu'on nomme post-référendaire), il est peu courant, dans la chanson comme dans la littérature québécoise en général, de rencontrer des auteurs qui proposent des textes dénotant un engagement social ou politique. Sur un disque enregistré en 1985, Michel Rivard annonce ainsi la chanson parodique « Mauvaise mine » : « C'est une chanson engagée : c'est l'histoire d'un gars qui a été engagé dans une mine... ». Cette présentation est révélatrice d'un certain malaise, à une époque où toute illustration du particulier s'opposait à l'universel recherché par les « citoyens du monde » que nous aspirions à devenir : à défaut d'être d'ici, les Québécois ont pensé que la solution était d'être de partout ?

Paul Piché est un chanteur représentatif de l'évolution de l'engagement social présent dans les textes enregistrés depuis trois décennies. Entre 1977 et 1993, il a proposé au public six albums, dans lesquels l'importance accordée au contenu social diminue avec les années sans toutefois disparaître.

À qui appartient l'beau temps ?

C'est par une question que Piché fait ses premiers pas dans l'univers du disque. Alors que le premier album d'un chanteur est le plus souvent éponyme, afin de bien faire circuler le nom du nouveau venu, Paul Piché non seulement donne un titre au sien, mais il pose d'emblée une question qui présente l'univers qu'il a décidé de chanter : *À qui appartient l'beau temps ?* (1977). La réponse ne tarde pas à venir, après que la question eut été reformulée dans « Heureux d'un printemps » : « L'été c'est tellement bon / Quand t'as la chance / D'avoir assez d'argent / Pour voyager sans t'inquiéter / Pour le fils d'un patron / C'est les vacances / Pour la fille du restaurant / C'est les sueurs pis les clients ». La condition de l'ouvrier est un thème majeur de cet album, et restera, dans une moindre mesure, une constante préoccupation dans les œuvres suivantes de Piché. Mais le grand mérite de *À qui appartient l'beau temps ?*, c'est qu'il s'agit d'une des rares œuvres inscri-

tes dans une problématique de la lutte des classes où la qualité esthétique n'est pas sacrifiée au contenu idéologique. L'aspect ludique des textes, où le chanteur devient personnage en se représentant sous son véritable nom (dans « Essaye donc pas » ou « Jean-Guy Léger »), l'utilisation des formes de la chanson traditionnelle (« Où sont-elles ? », « Mon Joe » ou « Le renard, le loup ») et l'humour toujours présent alors même que le texte se veut dénonciateur contribuent à assurer au chanteur un capital de sympathie lui assurant une écoute attentive.

Avec ce disque, Piché devient immédiatement une figure importante de la chanson québécoise, en proposant au public ce qui semble encore le disque le plus « léger » de toute son œuvre, et qui pourtant est celui où l'engagement social est le plus manifestement présent. Il y nomme des personnages, dans les titres mêmes des chansons, par leurs noms et prénoms, un peu à la façon de Gilles Vigneault, leur conférant en les nommant une existence plus forte et plus durable. Par exemple, dans « Réjean Pesant », outre le personnage du titre, apparaissent chacun dans son couplet les « Armand Bélangier, paysan », « Sylvie Légaré, ménagère », « Guy Laliberté, prisonnier », tous personnages ayant des velléités de révolte contre leur condition : « Réjean, Armand, Sylvie, Ti-Guy / Y a rien qu'est changé dans leur vie / Tous les quatre / Chacun d'eux ont gueulé ». Ils ont élevé la voix, mais n'ont pas réussi à améliorer leur sort. L'explication de leur échec est martelée par le refrain, qui sera aussi la conclusion de la chanson : « On est pas maîtres dans nos maisons / Car vous y êtes ! », écho inversé du traditionnel « Bonhomme, tu n'es pas maître dans ta maison, car nous y sommes ». Le ton n'est pas loin de celui de « L'alouette en colère » de Félix Leclerc, venue à peine quelques années plus tôt.

Au fil des chansons, la situation de l'exploité ne cessera d'être représentée ou dénoncée, comme en font foi les quelques exemples suivants : « Docteur Welby / Cherche pas les causes / Des maladies comme l'amiantose » (« Essaye donc pas ») ; « Dans l'nord y a un moulin / Qui a empoisonné tous les Indiens / Apparemment ça répondait / Vraiment à un besoin » (« La gigue à Mitchounano ») ; « Mon boss / Qui m'paye comme un cadeau / Comme une chance / Moé qui l'haïs / Peureux poli j'le r'mercie » (« Jean-Guy Léger »). La plupart de ces chansons finissent par un appel à la solidarité, à l'action collective, mais avec le regard lucide de celui qui sait la distance à parcourir avant d'espérer en arriver à une souhaitable mobilisation : « Mais on a pas assez eu d'misère / Y nous faudrait l'enfer / Avant de se révolter, avant d'organiser » (« La gigue à Mitchounano »).

Le rôle de l'écrivain [...] ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent.

(Albert Camus, *Discours de Suède*, 1957)

De *L'escalier* à *Nouvelles d'Europe*

Le deuxième disque de Paul Piché, *L'escalier* (1980), poursuit dans la même veine, mais en insistant déjà plus sur l'expression de l'intime, sans pour autant évacuer la préoccupation du collectif (qui est simplement un peu moins présent). Dans « J'étais ben étonné », chanson qui ouvre l'album, un ouvrier est mis à la retraite forcée, trop malade pour continuer. « T'es pas réparable, t'es fini » lui annoncent médecin et employeur, après une vie de travail qui lui a coûté la détérioration de ses poumons. Un autre, dans « À côté de toi », est un chômeur qui fait le difficile apprentissage de l'inactivité et de la perte de l'estime de soi. Dans d'autres chansons exprimant l'amour ou l'amitié (deux valeurs fondamentales exaltées dans la dernière chanson du premier album, « Le renard, le loup »), l'amélioration de la condition du groupe passe d'abord par l'appropriation de son identité individuelle. La conclusion proposée dans « La rame », dernière chanson du disque, n'est guère optimiste. L'activité qui y est évoquée, accomplie par un « On » indéterminé, est de celles où le pluriel devrait normalement être synonyme d'efficacité. Et pourtant, « [o]n rame, on rame / On recule de deux pieds ». Mais la chanson exprime aussi l'obstination de ceux qui, malgré le fait qu'ils ne semblent aller nulle part, ne sauraient pour autant, tels des Sisyphe, renoncer à y aller : « On rame, on rame / On peut pus s'arrêter / On rame, on rame / On est fait pour ramer ».

Les deux disques suivants exploitent la même veine, laissant à chaque fois une plus grande place à l'image et au langage métaphorique. *Sens unique* (1982), avec des chansons comme « Les pleins », adressée à « Messieurs les importants » ou « Quand même chanceux », qui reprend le thème du rapport de l'homme à son travail et prolonge l'esprit collectif de l'œuvre de Piché. D'autres chansons expriment le singulier, et les angoisses de l'individu devant le monde. Ainsi l'arrivée d'un enfant (« Ti-Galop ») change la vision de la vie de l'homme qui, avant de changer le monde, a désormais une « couche à changer » ! L'ironie sert encore à dénoncer « l'indifférence / Qui s'installe autour de nous », dans « Pense à rien ». La chanson se termine par un constat un peu amer : « La meilleure manière pour être heureux / C'est encore de se fermer les yeux ».

Deux ans plus tard, en 1984, c'est la parution de *Nouvelles d'Europe*. S'il marque une transition musicale (un son plus rock dû en particulier à la guitare de Rick Haworth), l'album ramène des textes qui rappellent, par leur ton, ceux du tout premier disque. Piché y dénonce la déshumanisation (« Cochez oui, cochez non »), ajoute une autre chanson sur l'ouvrier exploité (« Quand je perdrai mes chaînes ») et s'inquiète, dans la chanson éponyme, de la diffusion de l'information, qui confond dans un même murmure conscientisation et banalisation. Mais c'est aussi, et surtout, un disque où l'énergie musicale se veut positive et porteuse d'espoir : « Quand les dragons vont s'essouffler de faire la guerre [...] / Les glaçons vont s'écrouler dans la rivière / Et sous les ponts l'eau va couler jusqu'à la mer » (« Dans la forêt »). Il est certes significatif que la chanson qui ferme l'album, « Tous les vents », anticipe que ces « vents qui courent dans la plaine / Balaieront les idées reçues ». Le narrateur, à la fin, y fait une profession de foi qui lui semble audacieuse : « J'ose espérer ».

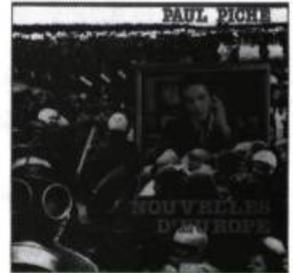
Sur le chemin des incendies et *L'instant*

L'engagement de Piché, dans ses chansons, évolue de plus en plus vers la représentation métaphorique qui remplace les situations plus concrètes des premiers disques. C'est ainsi que, pour trouver des traces de cet engagement dans *Sur le chemin des incendies* (1988), il faudra être plus attentif. Deux chansons, « Je lègue à la mer » et « Un château de sable », ont en commun quelques vers : « Je lègue à la mer / Un château de sable / Un ruisseau creusé / À même une fable ». La première chanson souhaite « l'espoir, la justice » nécessaire aux humains ; la seconde évoque plutôt l'érosion du pays qui, comme « [l]e secret des mots / Glisse entre [les] doigts », dans une langue devenue trop sage.

Le dernier disque de Piché, *L'instant*, est paru il y a déjà six ans (1993). On y trouve une chanson qui semble détonner dans l'ensemble, par son ton plus direct, plus près de la première manière du chanteur : « Voilà ce que nous voulons ». Cette chanson, dans la ferveur référendaire de 1995, a bien servi la cause nationaliste à laquelle le chanteur a toujours été associé. Elle constitue une prise de position, une affirmation où Piché semble vouloir rappeler à ceux qui auraient douté de son engagement qu'il ne craint pas plus qu'auparavant de montrer ses couleurs. Ce qu'il veut « n'est pas qu'un vieux rêve » et il n'a pas peur « de s'afficher à ses côtés ». Le « nous » est d'autant plus significatif que l'auteur avait pris depuis longtemps l'habitude de parler au singulier, même pour évoquer l'appartenance à une collectivité. Le titre de la chanson est une formule affirmative et inclusive : ce que nous voulons, c'est « que notre volonté soit citoyenne », « que notre volonté soit sans œillères / on ne veut plus de ces frontières », on veut « se tenir droit sans déployer / l'étendard de la haine ».

À travers les années, Paul Piché n'a jamais cessé d'être un chanteur engagé. Déjà en 1977, il ramait contre le courant, puisque ce type de chansons était passé de mode avec la fin des grands mouvements collectifs. Il aura toujours été clairement nationaliste dans ses propos publics ; cependant, l'engagement manifesté dans ses chansons est plus d'ordre social que politique. C'est l'exploitation sous toutes ses formes qu'il s'est attardé à illustrer pour mieux la dénoncer. Si l'expression du sentiment amoureux prend de plus en plus d'importance dans son œuvre, elle est toujours dominée par la préoccupation du rapprochement entre les êtres. En 1993, dans « Voilà ce que nous voulons », le discours qu'il tient est « rassembleur », au goût du jour, multiculturel et universel : « c'qu'on veut n'a pas d'odeur / de sang, de race ou de religion ». On peut aisément lui pardonner la formule, parce que le reste de son œuvre confirme la sincérité d'une vision humaniste qui n'a pas attendu les modes pour s'exprimer.

* Tous les disques de Paul Piché sont disponibles sur étiquette Audiogram.



L'engagement de Piché, dans ses chansons, évolue de plus en plus vers la représentation métaphorique qui remplace les situations plus concrètes des premiers disques.